

FEUILLETON CANADIEN.

POUR LES
FILLES
DU
HAMEAU.

LOUISE.

II.

(Suite.)

L'objet de mes parents, en accueillant chez eux ce que Québec offrait de plus distingué, était de me procurer un parti avantageux et un avenir selon leur cœur, ils ne tenaient point tant à l'argent. Une conduite honnête, de l'assiduité au travail, une éducation soignée, étaient ce qu'ils désiraient le plus dans celui qui deviendrait leur gendre.

Parmi ceux qui nous visitaient habituellement se trouvait un jeune avocat qui brillait au barreau, il devint l'associé de mon père et encouragé par ses bons procédés et l'amour qu'il avait conçu pour ma personne, qui se tortillait de jour en jour, il me demanda en mariage, j'acceptai et nos noces devaient se célébrer trois mois après, du consentement de mon père, heureux de cette alliance. Un soir que nous étions à un bal donné au château, j'y parus avec beaucoup d'éclat. Chacun portait sur moi des regards d'admiration et me témoignait des égards auxquels une jeune fille de seize ans, timide et peu habituée à la flatterie n'avait pas droit de s'attendre. Un militaire me fut pré-

senté. Il était grand et bien fait, son sourire était agréable et son langage poli et séduisant. Je dansai plusieurs fois avec lui et devins coquette sans m'en apercevoir. Il me prodigua des louanges capables de flatter ma vanité et mon amour-propre. Il me parla de la richesse de sa famille, de la gloire qu'il y avait d'être dans l'armée et finit par me dire qu'il m'aimait. Je reconnus alors mon erreur, et lui, il renouvela ses instances de la manière la plus passionnée et la plus persuasive. Ses visites répétées à la maison n'alarmèrent point mes parents ni mon fiancé. Ils comptaient sur mes dispositions et le devoir sacré que je devais remplir. Hélas ! je les trompai et la veille du jour où je devais être unie à celui qui avait plus de droit à ma fidélité, j'épousai secrètement M. Elliston et nous partîmes pour New-York d'où nous fîmes voile pour l'Angleterre.

Jugez de la consternation de mon père et de tous ceux qui me portaient intérêt.

Nous rejoignîmes le régiment de mon mari en garnison à Londres. Nous y fîmes reçus, avec empressement par ses amis, et je me crus heureuse pour un moment. Mais cette illusion s'évanouit bientôt. Mon beau-père, sur qui venait d'être conféré un titre de noblesse, enflé d'orgueil, et jugeant que son fils s'était mésallié, lui refusa sa porte et nous avertit de ne jamais paraître devant lui.

CUS. LIVESQUE.

(En suite au prochain numéro.)